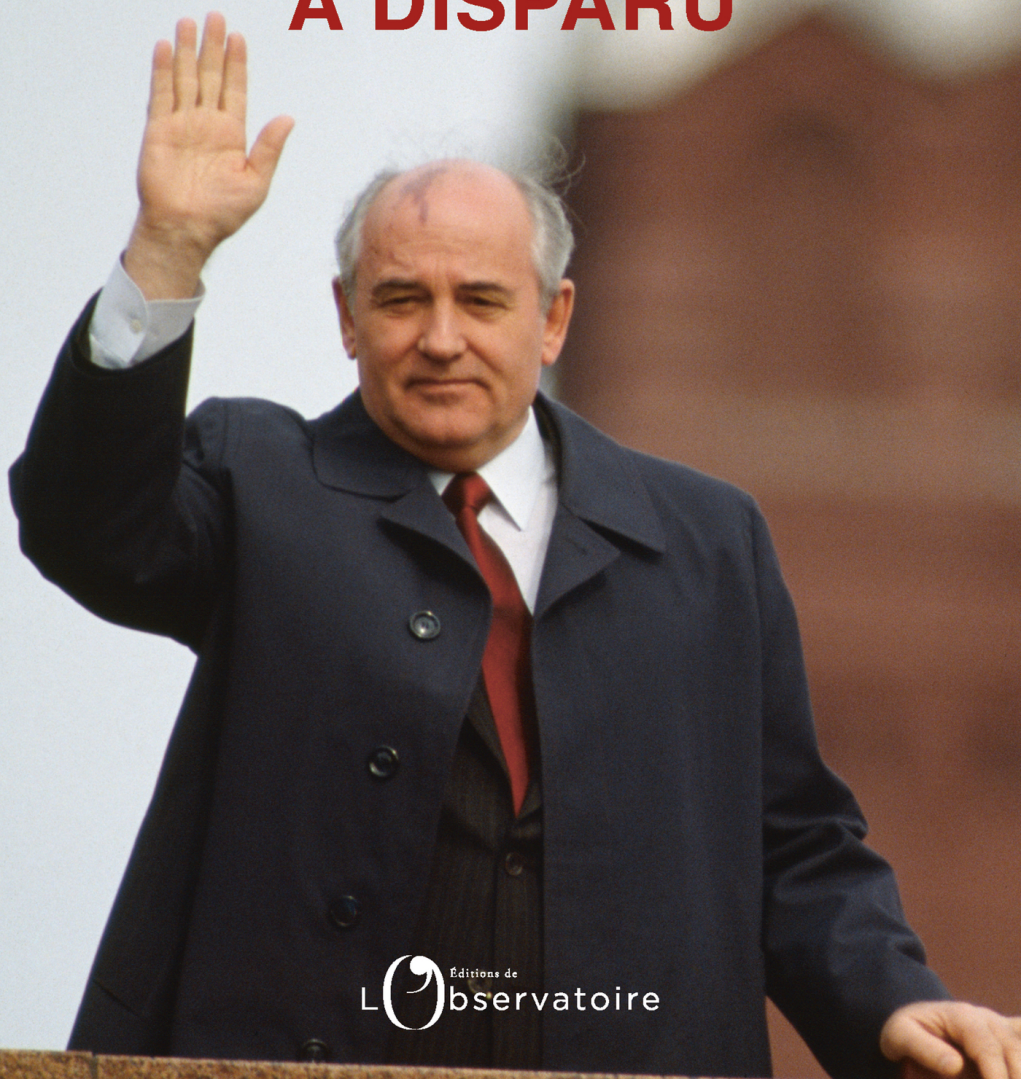


ANDREÏ GRATCHEV

LE JOUR OÙ
L'URSS
A DISPARU



Éditions de
L'Observatoire

Le jour où l'URSS a disparu

Du même auteur

L'Histoire vraie de la fin de l'URSS, Éditions du Rocher, 1992.

La Chute du Kremlin. L'empire du non-sens, Hachette Littératures, 1994.

L'Exception russe. Staline est-il mort ?, Éditions du Rocher, 1997.

Le Mystère Gorbatchev. La terre et le destin, Éditions du Rocher, 2001.

Gorbatchev, le pari perdu ? De la perestroïka à l'implosion de l'URSS, Armand Colin, 2011.

Le passé de la Russie est imprévisible. Journal de bord d'un enfant du dégel, Alma, 2014.

Un nouvel avant-guerre ? Des hyperpuissances à l'hyperpoker, Alma, 2017.

Andrei Gratchev

Le jour où l'URSS a disparu

L'Observatoire

Conseiller éditorial : Bernard Lecomte

ISBN : 979-10-329-2091-6

Dépôt légal : 2021, novembre

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À mes parents,
à ma famille,
à mes amis.*

Introduction

Je suis assis en face du président dans son bureau du Kremlin. Il est 17 heures, ce 25 décembre 1991. Dans deux heures exactement, Gorbatchev va quitter son prestigieux bureau – qu'on appelle *Vysota*, « le Sommet », dans le jargon des services secrets soviétiques – pour gagner un studio de télévision aménagé à côté, où il prononcera en direct sa déclaration de démission. Quand il en reviendra, il ne sera plus que l'ex-président d'un État qui aura cessé d'exister.

Pendant les heures qui lui restent avant cette adresse télévisée, Gorbatchev veut parcourir encore une fois le texte de sa déclaration, en le lisant à haute voix devant moi pour vérifier les mots, le rythme, le ton de cette déclaration historique. Je lui suggère quelques modifications de style. Étrange sensation : je suis devenu l'auditeur privilégié du premier et dernier président de l'URSS au moment même où il va mettre fin à cette expérience unique. Au-delà du sentiment de vivre un moment d'histoire, je suis envahi d'une grande, d'une immense tristesse.

Initialement, Gorbatchev avait fixé comme date de sa démission le 24 décembre. Mais je l'ai supplié : « S'il vous

Le jour où l'URSS a disparu

plaît, Mikhaïl Sergueïevitch, pas le soir du 24 ! C'est le soir du réveillon pour des centaines de millions de catholiques à travers le monde, c'est la plus grande et la plus joyeuse fête familiale, l'occasion de réunir les familles, d'échanger des cadeaux et de gâter les enfants. Ne leur gâchez pas cette soirée en annonçant une nouvelle qui va bousculer le monde entier et envoyer une onde de choc et d'angoisse à travers la planète. Ne faites pas cela ! »

Mikhaïl Gorbatchev avait passé son enfance dans le sud de la Russie profonde, à Stavropol, où il avait été baptisé en cachette par sa grand-mère orthodoxe. Le secrétaire général du Parti communiste de l'URSS n'était pas obligé d'être sensible au calendrier catholique, mais il m'a écouté : « D'accord, on le fait le lendemain. Mais pas plus tard ! »

C'est ainsi que j'ai obtenu de prolonger d'un jour la vie de l'Union soviétique qui, en tant qu'État, s'apprêtait à célébrer ses 69 ans le 30 décembre 1991.

Nous avons déjà relu la moitié du texte quand le téléphone personnel du président nous interrompt. Je fais mine de quitter la pièce en comprenant que c'est Raïssa Maximovna, sa femme, qui l'appelle ; mais Gorbatchev me fait signe de rester. Apparemment très émue, elle parle si fort que, depuis ma chaise, j'entends son propos. Indignée, Raïssa se plaint auprès de son mari du fait que le chef du service de sécurité du président de la fédération de Russie, sans attendre la démission de Gorbatchev, est venu lui demander de « libérer » leur résidence officielle à la campagne, près de Moscou, dans les prochaines vingt-quatre heures.

Introduction

Le visage de Gorbatchev rougit de colère. Il essaie de calmer sa femme, puis appelle l'homme en question : « Arrêtez immédiatement cette folie ! Vous voulez que je raconte à la presse votre comportement et la conduite de vos supérieurs ? »

Apparemment confus, le type fait marche arrière. Gorbatchev raccroche. Après quelques instants, il retrouve son calme. Mais, avant de replonger dans son texte, il lève la tête pour me dire soudainement : « Tu sais, Andreï, le fait qu'ils se comportent de cette façon à mon égard me confirme que j'ai raison... »

Je ne m'attendais pas à entendre une telle phrase de la bouche d'un homme qui s'apprête à annoncer *urbi et orbi* ce qu'il faut bien appeler un gigantesque échec politique. Mais la force, l'évidence de son propos traduisent une conviction profonde. Elles lui permettent, d'ailleurs, de recouvrer son calme. Il relit son texte : « *Conserver les conquêtes démocratiques de ces dernières années est pour moi d'une importance vitale. Elles sont le fruit douloureux de notre histoire, de notre expérience tragique. On ne peut y renoncer sous aucun prétexte !* » En l'écoutant, je me dis : un homme politique russe qui glisse une phrase pareille dans son testament politique tutoie l'histoire. C'est devant elle qu'il a raison...

Au bout de six ans de présence à la tête de l'État soviétique, Gorbatchev a laissé son pays et le monde transformés. Deux spécialistes, l'historienne française Hélène Carrère d'Encausse et le professeur à Oxford Archie Brown, ont publié des livres consacrés

Le jour où l'URSS a disparu

à l'épopée de la perestroïka gorbatchévienne avec des titres presque identiques : *Six années qui ont changé le monde* pour la première, et *Seven Years that Changed the World* pour le second. Ni l'une ni l'autre n'ont résisté à la tentation de dresser un parallèle entre l'épopée de la perestroïka gorbatchévienne et la révolution bolchevique décrite dans le célèbre livre du journaliste américain John Reed, *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, écrit en 1919.

Comparaison n'est pas raison, certes. Il est indéniable toutefois que l'ensemble du xx^e siècle reste marqué autant par la naissance de l'État soviétique en 1917, suite à la révolution russe, que par son implosion. Au point que l'historien britannique Eric Hobsbawm n'a pas hésité à définir les limites du xx^e siècle politique « court » entre 1917 et 1989 – cette dernière date, celle de la chute du mur de Berlin, ayant précédé de deux ans l'effondrement de l'URSS...

Mais comment en est-on arrivé à ce que la deuxième superpuissance mondiale, le pays qui a vaincu le nazisme et exercé une énorme influence sur le xx^e siècle, ait pu aussi brusquement disparaître de la scène internationale ?

L'État sorti en 1917 de la révolution russe, et fondé par Lénine, avait lancé un défi au monde capitaliste, incarné la promesse d'un monde nouveau et ambitionnait de servir de phare à l'humanité tout entière. Or, soixante-dix ans plus tard, ce Léviathan historique s'est retrouvé dans la même « poubelle de l'histoire » que celle que ses fondateurs promettaient au monde capitaliste. Après presque

Introduction

soixante-dix ans consacrés au projet de la construction d'un monde alternatif et à la création d'un « homme nouveau », l'épopée soviétique s'est soldée par un échec spectaculaire. Le naufrage inattendu du *Titanic* soviétique a pris le monde entier au dépourvu.

Pourquoi donc cet État qui, pendant des décennies, avait incarné un projet révolutionnaire devait-il succomber sous le poids de ses contradictions internes et des projets de modernisation qui auraient dû assurer sa survie dans le monde de demain ? Pourquoi ce pays, pourtant le premier à envoyer un satellite – le *Sputnik* – puis un homme – Iouri Gagarine – dans l'espace, n'a-t-il pas réussi à créer un modèle suffisamment compétitif sur la scène internationale ? Pourquoi, finalement, ayant gagné la guerre, n'a-t-il pu survivre en temps de paix ?

Les explications varient. Pour les uns, cet État ne tenait que par une idéologie anachronique et un régime totalitaire. Sa mort était naturelle après l'effondrement de l'une et de l'autre. D'autres estiment qu'il était temps de briser la « cage » où se trouvaient enfermés des peuples de diverses civilisations. Pour d'autres encore, l'État soviétique a succombé à la pression de son rival occidental et au poids de la course aux armements que son économie ne pouvait plus supporter. Et n'oublions pas, non plus, notamment dans la Russie actuelle, ceux qui désignent Mikhaïl Gorbatchev lui-même comme premier responsable de l'éclatement de ce grand pays, éclatement qui se serait produit soit à cause de sa naïveté et de son incompétence personnelles, soit à cause

Le jour où l'URSS a disparu

de son amateurisme politique, soit tout simplement en raison de sa « trahison » des intérêts nationaux et de son passage au service des intérêts de ses « maîtres occidentaux » !

Trente ans après la disparition de l'Union soviétique en décembre 1991, on découvre de plus en plus de prétendants au rôle de « vainqueur de l'URSS ». Tout dépend à qui vous posez la question. Pour bon nombre des experts et politiques américains, le rôle décisif dans la victoire sur l'« empire du mal » soviétique appartient au président américain Ronald Reagan et à son programme de défense stratégique dans l'espace (IDS) qui, même s'il n'a jamais été réalisé, a mis à genoux le complexe militaro-industriel soviétique et l'économie de l'URSS.

Les anciens militants polonais de Solidarność diront que c'est l'ampleur sans précédent de ce mouvement contestataire ouvrier et populaire à l'intérieur du « camp socialiste » qui, profitant du soutien du pape Jean-Paul II, a signé le verdict de mort de l'« Empire rouge » qui avait paralysé, en sus de la Pologne, tout l'est de l'Europe.

Les anciens moudjahidines afghans et leurs successeurs talibans, qui s'étaient dressés contre l'invasion soviétique en Afghanistan en 1979, diront que l'éclatement de l'Union soviétique a été la manifestation de la punition par Dieu des mécréants athées pour leur intrusion dans les terres de l'Islam.

Les experts en économie apporteront leurs preuves aux thèses expliquant l'effondrement de l'URSS par la faillite de son modèle économique et la ruine de ses finances. Ils rappelleront les coups fatals portés à l'économie de

Introduction

l'URSS par la chute dramatique des prix mondiaux de l'énergie – résultat d'une conspiration entre l'administration américaine et les princes du pétrole saoudien – mais aussi par la campagne antialcoolique imprudemment lancée par Gorbatchev au début de son règne.

Un des rares points sur lesquels étaient d'accord le conseiller de Gorbatchev pour les questions économiques, Nikolai Petrakov, et le Premier ministre de Boris Eltsine, Egor Gaïdar, était que les vitrines désespérément vides des magasins alimentaires de l'URSS avaient « tué » la perestroïka et l'État soviétique. Quant à leur collègue académicien Stanislav Chataline, auteur du programme des « 500 jours » visant à passer de l'économie soviétique aux règles du marché, il s'était heurté à la décision péremptoire du président de la République russe, Boris Eltsine, de ne plus transférer dans le budget fédéral les impôts collectés sur son territoire.

Pourtant, même réunies, toutes ces versions ne permettent pas de répondre à la question : l'effondrement de l'URSS était-il inéluctable ? Pas plus qu'elles ne parviennent à expliquer l'implosion surprenante et si rapide de cet État à nul autre pareil. Ni ses adversaires ni ses propres dirigeants ne pouvaient imaginer quelques années auparavant – ni même quelques mois – le voir sombrer dans l'incroyable accélération de l'histoire à laquelle nous avons assisté en décembre 1991...

Bien sûr, les vraies raisons de cette débâcle doivent être cherchées dans les caractéristiques essentielles du modèle stalinien, dont Gorbatchev a hérité et qu'il

Le jour où l'URSS a disparu

a essayé de réformer sans le casser brutalement : la capacité de résistance agressive de la nomenklatura au pouvoir, le poids du complexe militaro-industriel vivant au détriment du niveau de vie de la population, et surtout la « poudrière » des problèmes interethniques d'un empire multinational et totalitaire cédant sous le poids d'une armée en déroute et d'un KGB devenu peu à peu impuissant.

Pourtant Gorbatchev lui-même n'a cessé d'affirmer que l'Union soviétique réformée et démocratisée aurait pu être sauvée. D'après lui, la dissolution de l'URSS fut une erreur historique et l'État unifié aurait pu être maintenu s'il n'était pas devenu victime de deux putschs : le premier en août 1991, conçu et organisé par une nomenklatura revancharde violemment opposée à la réforme démocratique, et le second monté par les leaders de trois républiques (de Russie, d'Ukraine, de Biélorussie) réunis le 8 décembre 1991 dans une forêt près de Minsk, en Biélorussie.

Certains membres de l'entourage de Gorbatchev sont même d'avis que, si le président de l'URSS n'était pas parti pour quinze jours de vacances dans sa datcha en Crimée le 4 août 1991, la tentative de coup d'État n'aurait pas eu lieu et la signature d'un nouveau traité de l'Union, prévue pour le 20 août, aurait sauvé, au moins pour un temps, les structures porteuses de l'État commun.

Mikhaïl Gorbatchev a bien eu raison de qualifier de « fossoyeurs de l'URSS » ceux qui ont fait gronder les chars dans les rues de Moscou en août 1991 et ceux qui, ayant pris le relais, se sont réunis clandestinement

Introduction

à Belovej en décembre. Se présentant comme des adversaires politiques aux buts radicalement différents, les uns et les autres poursuivaient, en réalité, le même objectif : éliminer Gorbatchev de la scène nationale et enterrer son projet de perestroïka qui les condamnait tous à l'effacement.

Gorbatchev lui-même n'est-il pas, au fond, « le » principal responsable de la « catastrophe géopolitique » que fut la disparition de l'URSS, selon les termes du président actuel de la Russie, Vladimir Poutine ? N'est-ce pas lui, premier président démocratiquement élu de l'histoire de l'État russe, qui mit en cause la matrice même sur laquelle reposait ce dernier depuis sa création au lendemain de la révolution d'Octobre ? Gorbatchev n'a-t-il pas assumé le rôle risqué d'un pompier pyromane porté à la tête d'un pays ayant accumulé depuis des décennies, telle une immense poudrière, une énorme quantité de déchets inflammables : violence sans limites, condamnation de toutes les libertés, mépris pour la vie humaine, rancunes inextinguibles ?

I

Le pompier pyromane

Moscou, 11 mars 1985. Au moment où Mikhaïl Gorbatchev est élu « à l'unanimité » secrétaire général du PCUS, d'abord par les membres du Politburo, puis sous les applaudissements enthousiastes du plénum du Comité central, aucun des bonzes du Parti qui l'élisent à leur tête, à commencer par lui-même, ne peut prévoir qu'en devenant le septième chef du Parti communiste, et donc de l'État soviétique, il va en être, aussi, le dernier. Ce titre de « numéro un soviétique », que la presse occidentale qualifie pompeusement de « maître du Kremlin », n'est-il pas considéré, à l'époque, comme la plus importante fonction sur la scène internationale ?

Il n'est pas un chef d'État comme les autres. Contrairement à ses partenaires occidentaux, le « successeur de Staline » ne redoute ni la contestation de l'opposition intérieure – sévèrement contrôlée et encadrée par des « organes » répressifs sophistiqués –, ni les enquêtes, attaques ou critiques d'une presse totalement bâillonnée, ni les aléas, manœuvres et préoccupations tenant aux perspectives d'une réélection – car ce poste-là est, en réalité, un poste à vie. Il n'est menacé ni par les procès du type Watergate ni par les résultats imprévisibles d'une élection libre.

Le jour où l'URSS a disparu

Sur la scène internationale, l'Union soviétique, solidement protégée par sa puissance militaire – et surtout par son potentiel nucléaire –, semble être durablement et confortablement installée dans un des deux fauteuils de « maîtres du monde », statut qu'elle partage avec le leader américain du monde occidental.

En Europe, l'acte final de la conférence d'Helsinki, signé en 1975 par les chefs de trente-cinq États de l'Est et de l'Ouest, est alors considéré comme une grande victoire de la diplomatie soviétique, un formidable document notarial entérinant le partage définitif du Vieux Continent en deux parties « Est » et « Ouest » décidé à Yalta en 1945. La domination soviétique sur l'Europe de l'Est et la division de l'Allemagne vaincue semblent être pérennisées. Alors que l'Europe occidentale se trouve sur la ligne de mire des missiles SS-20, le mur de Berlin apparaît comme un élément presque naturel du paysage du Vieux Continent, aussi inamovible que le Stonehenge en Angleterre.

Pourtant, non satisfaits du *statu quo* établi au niveau nucléaire, les tsars de l'« Empire rouge », encouragés par l'humiliation des Américains au Vietnam et en Iran après la chute du chah, cherchent à déplacer les lignes de démarcation des classiques sphères d'influence. S'étant lancés dans une aventure afghane inédite en décembre 1979, ils se voient déjà capables d'atteindre les rives de l'océan Indien. Pour caractériser l'image impressionnante de l'Union soviétique sur la scène mondiale en ces années, Alexandre Bezborodko, conseiller diplomatique de Catherine la Grande, s'il était encore en vie,

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Introduction..... | 9 |
| I. Le pompier pyromane..... | 19 |
| Genève, novembre 1985 | 28 |
| À la recherche du communisme « light »..... | 34 |
| Tenir le « chien » en laisse | 43 |
| La première mort de l'URSS | 50 |
| L'archange déchu | 52 |
| La boîte de Pandore | 56 |
| La Russie quitte l'URSS | 65 |
| II. L'embrasement..... | 69 |
| Le 18 Brumaire de Mikhaïl Gorbatchev | 69 |
| Le « <i>crash test</i> » de Vilnius..... | 74 |
| Gagner du temps..... | 79 |
| La deuxième mort de l'URSS | 83 |
| Franchir le précipice en deux sauts..... | 88 |
| Les radicaux frappent deux fois | 95 |
| Réception à l'ambassade des États-Unis | 98 |
| Le désaveu de Londres | 102 |
| La perestroïka à bout de souffle..... | 107 |
| En marche vers la nouvelle Union..... | 109 |

Le jour où l'URSS a disparu

| | |
|---|-----|
| III. Amenez le drapeau rouge ! | 115 |
| 1917 « à l'envers » | 130 |
| Les Cent-Jours entre les deux putschs | 139 |
| Un coup d'État <i>bis</i> ou un coup de grâce ? | 155 |
| Le président sans pays | 172 |
| Kremlin, le 25 décembre | 185 |
| Épilogue ? | 195 |